



CONTES III



Émile Erckmann-Alexandre
Chatrian

CONTES

[Contes](#)

[La lunette de Hans Schnaps](#)

[Le tisserand de la Steinbach](#)

[Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu](#)

[Hugues le Loup](#)

[Le combat d'ours](#)

[Le rêve d'Aloïus](#)

[Les Bohémiens d'Alsace sous la révolution](#)

[Le coquillage de l'oncle Bernard](#)

[Page de copyright](#)

CONTES

Émile Erckmann-Alexandre Chatrian

LA LUNETTE DE HANS SCHNAPS

J'ai connu dans le temps, à Mayence, un honnête pharmacien nommé Hans Schnaps. La porte de son officine s'ouvrait sur le Thiermack ; elle était surmontée d'une guivre en guise d'enseigne ; le caducée de Mercure et le serpentaire d'Esculape en ornaient les panneaux. Quant à Hans Schnaps, au lieu de rester dans sa boutique, il se promenait dans les rues, une grande lunette sous le bras, et laissait le soin de ses drogues à deux garçons apothicaires.

C'était un singulier original, le nez long, les yeux gris, la lèvre moqueuse. À voir son large feutre, sa casaque de bure rougeâtre, sa barbe taillée en pointe, vous l'eussiez pris pour un artiste flamand.

Je le rencontrais quelquefois à la taverne du Pot de Tabac, sur le Zeil ; nous faisons ensemble notre partie de youcker, nous causons de la pluie et du beau temps. Schnaps n'éprouvait pas le besoin de me faire connaître ses occupations, je ne voyais pas la nécessité de l'initier aux miennes, et, dans le fait, cela nous importait fort peu.

Un jour, le bourgmestre Zacharias me dit :

— Docteur Bénédictum, vous fréquentez un certain Hans Schnaps.

— C'est vrai, bourgmestre, nous faisons notre partie ensemble assez souvent.

— Ce Schnaps est un fou.

— Ah ! je ne m'en suis pas aperçu.

— Rien de plus positif : au lieu de s'occuper de sa pharmacie, il va se promener à droite et à gauche, avec une grande lunette ; il s'arrête ici, là ; bref, il perd son temps et ses pratiques.

— Cela le regarde, bourgmestre, que voulez-vous que j'y fasse ?

— Sans doute ; mais il rend sa femme malheureuse.

— Ah ! il est marié ?

— Oui, avec la fille d'un marchand de drap, un bien digne homme et fort à son aise.

— Allons, tant mieux : Schnaps aura du bien plus tard.

— Oui, mais il le mangera.

— Avec sa lunette ?

— Non, mais avec ses expériences. Figurez-vous, docteur, qu'il s'est établi dans une cave, et qu'il fabrique là on ne sait quoi. Si vous jetez, par hasard, un coup d'œil dans le soupirail, vous voyez la lunette braquée sur vous ; Schnaps vous regarde en éclatant de rire... et quand arrive midi, sa femme est obligée de lui crier trois ou quatre fois : « Hans ! Hans ! la soupe est prête !... »

— Pauvre femme, elle est bien à plaindre !

Le bourgmestre se douta que je me moquais de lui, mais il feignit de ne pas s'en apercevoir, et me proposa de jouer un pot de bière. J'acceptai. Nous causâmes d'autre chose.

Ces étranges révélations ne laissèrent pas de m'intriguer. Que diable Schnaps faisait-il dans sa cave ?... Que signifiait sa lunette braquée vers le soupirail ?

Était-ce une plaisanterie ; était-ce une expérience sérieuse ?... Cela me trottait en tête, et, dès le jour suivant, je me présentai à la pharmacie pour en avoir le cœur net.

Il était environ neuf heures. Mme Schnaps, une petite femme sèche et nerveuse, les yeux ternes, la figure insignifiante, mal fagotée, le bonnet de travers, un de ces êtres qui, sans rien dire, trouvent moyen de se poser en victime, Mme Schnaps me reçut derrière le comptoir.

— Chère dame, lui dis-je en me courbant d'un air gracieux sur la hanche, le coude en avant et le chapeau levé ; chère dame, où pourrais-je trouver M. Schnaps, votre époux ?

— À la cave, fit-elle avec un sourire pointu.

— Déjà !

Ce déjà parut charmer l'excellente créature, et, levant les yeux, elle m'indiqua la porte à gauche.

Je m'empressai d'enfiler le couloir, et je réussis, après maintes trébuchades dans l'escalier obscur, à mettre le pied sur les dalles du laboratoire.

C'était bien une cave, mais haute, large, spacieuse, parfaitement sèche... encombrée de lunettes gigantesques, de miroirs plans, sphériques, paraboliques, de prismes, de cristaux et de lentilles montées sur trépied : somme toute, l'attirail d'un opticien.

Hans Schnaps se tourna tout surpris en m'entendant descendre.

— Hé ! hé ! hé ! fit-il, c'est le docteur Bénédictum... Ah ! que je suis donc heureux de cette visite !

Il venait à moi les bras ouverts. Mais, étendant la main d'un geste tragique :

— Halte ! halte !... m'écriai-je ; un instant, ne nous familiarisons pas... Je viens vous tâter le pouls de la part du bourgmestre.

Il me présenta le bras gravement ; j'appliquai le pouce sur l'artère, et, d'une voix rêveuse, allongeant la lèvre :

— Hé ! hé ! vous n'êtes pas aussi malade qu'on le dit.

— Comment ! malade ?

— Non, . vous n'êtes pas encore tout à fait braque.

Ces paroles lui firent pousser des éclats de rire si aigus, que Mme Schnaps, se penchant au haut de l'escalier, regarda dans la cave d'un œil stupéfait.

— Sophia ! Sophia ! criait l'apothicaire. Ha ! ha ! ha !... sais-tu ce qu'on dit de moi ?... Ha ! ha ! ha ! on dit que je suis braque !

La femme, à ces mots, fit une grimace et s'empressa de remonter sans répondre.

Hans Schnaps, s'étant un peu calmé, me dit :

— Docteur Bénédum, prenez donc place. Hé !. hé ! vous venez de me faire du bon sang... qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

Il m'avançait un large fauteuil et s'assit lui-même sur la boîte d'un daguerréotype, ses longues jambes de sauterelle écartées, les coudes sur les genoux, et sa barbe pointue, effilée, entre ses doigts maigres.

C'était vraiment une étrange physionomie, vue au jour du soupirail ; et les lueurs vagues, indécises, qui s'éparpillaient dans l'ombre sur ces mille instruments d'optique, ajoutaient encore à la singularité du coup d'œil.

Je lui racontai simplement ma conversation de la veille avec le bourgmestre, et Schnaps, loin de se fâcher, se prit à rire aux éclats.

— Voyez-vous cet animal de bourgmestre ! fit-il ; moi qui m'occupe justement de lui... moi qui viens d'inventer une seringue à son intention... une superbe découverte, docteur. Hé ! hé ! hé !... Contemplez cette lunette, c'est la fameuse seringue-Schnaps, unique dans son genre ! Jusqu'à présent nous ne connaissions que le moyen de nettoyer, expurger et rafraîchir les entrailles de monsieur... Eh bien, moi, je rafraîchirai et je nettoierai avec ma seringue, la cervelle des idiots, des imbéciles, des crétins et autres bourgmestres généralement quelconques. Je verse dans le corps de pompe une décoction de Voltaire, de Shakespeare, ou du père Malebranche ; je vous introduis délicatement le petit bout dans l'œil, je pousse, et crac ! vous voilà plein de bon sens, de poésie ou de métaphysique...

Ici, Hans Schnaps fit de telles contorsions, il se démena si fort, allongeant et recoquillant ses longues jambes tour à tour, que je m'attendais à le voir culbuter de dessus sa boîte ; mais il reprit heureusement l'équilibre.

— Ah ça ! mon cher ami, lui dis-je, c'est une excellente plaisanterie...

— Une plaisanterie ! Pas le moins du monde...

Vous avez trop d'esprit, docteur Bénédictum, pour ne pas savoir que nos opinions dépendent de notre point de vue : un misérable gueux, sans feu ni lieu, couvert de haillons et couché dans la fange au coin d'une borne, voit les choses sous un jour tout autre qu'un nabab... il trouve l'ordre social détestable et les lois absurdes.

— Sans doute ; mais...

— Mais, interrompit Schnaps, placez le gaillard devant une table splendide, dans un bel hôtel, entourez-le de fleurs odoriférantes et de jolies femmes, revêtez-le d'habits magnifiques, nourrissez-le de mets exquis, abreuvez-le de johannisberg, et placez derrière son fauteuil une douzaine de laquais qui l'appellent Monseigneur, Votre Grandeur Éminentissime, etc. ; il trouvera que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'ordre social lui paraîtra magnifique, il proclamera nos lois le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

— D'accord, mon cher Schnaps, d'accord... C'est l'histoire de l'humanité que vous faites là... On voit les choses par le gros ou par le petit bout de la lorgnette, suivant la position dans laquelle on se trouve... Mais où diable voulez-vous en venir ?

— Eh ! s'écria l'apothicaire, c'est bien simple. Du moment que tout dépend de notre point de vue, la question du bonheur se réduit à se trouver toujours au point de vue le plus agréable, et c'est ce qui fait précisément le mérite de ma découverte. Jugez-en vous-même.

Il me remit sa lunette ; je l'appliquai à mon œil et ne pus retenir un cri d'admiration. Je me voyais président la Société scientifique de Berlin, gros et gras, joufflu, bien portant, décoré des ordres du Mérite, de l'Aigle noir, de l'Aigle brun, de l'Aigle roux, du Metidjé, de la Jarretière... que sais-je encore ? Je tenais la sonnette et je rappelais les gens à l'ordre. À travers les vitres de l'amphithéâtre, j'apercevais ma calèche à deux chevaux et mon laquais chamarré de galons. Je voyais

plus loin ma maîtresse, une première danseuse éprise de mes charmes, se promenant sous les tilleuls, rêveuse et solitaire, une ombrelle à la main, et je me disais à moi-même : « Bénédum ! Bénédum ! être fortuné ! génie sublime ! oh ! oh ! grand homme ! »

Un éclat de rire ironique me tira de cette contemplation profonde. J'ôtai la lunette et me revis dans la cave, en face de l'apothicaire, qui me regardait de ses petits yeux malins, plissés jusqu'aux oreilles.

— Eh bien, eh bien, fit-il, que pensez-vous de cela ?

— Oh ! mon cher Schnaps, m'écriai-je, laissez-moi cette lunette.

— Vous plaisantez, dit-il, songez qu'elle me coûte dix années de travail ; qu'avec cette lunette je possède en quelque sorte l'univers ; que je vois ma femme jeune, jolie, prévenante ; que je suis toujours gai, riant et content ; que cette lunette m'élève au-dessus des plus puissants monarques de la terre ; qu'elle me rend plus riche que Crésus, plus omnipotent que Xerxès, et que je ne voudrais la perdre pour rien au monde ! Ce n'est pas tout : avec cette lunette, je puis me donner des clystères de bon sens, de poésie ou de métaphysique, selon les besoins de mon tempérament.

— Mais, au nom du ciel, Schnaps, repris-je transporté d'enthousiasme, comment avez-vous fait cette sublime découverte ?

— Elle n'est pas aussi merveilleuse que vous le croyez, dit-il en riant ; c'est tout bonnement un kaléidoscope, mais un kaléidoscope d'un nouveau genre : au lieu de laisser tomber ses fleurs et ses verroteries au hasard, il les assemble dans un ordre naturel. En d'autres termes, c'est l'assemblage du daguerréotype et du télescope, deux instruments que le Seigneur-Dieu a réunis dans notre tête.

En ce moment, Schnaps tira de sa poche une petite tabatière d'écaille ; il aspira lentement une prise comme pour se recueillir, et poursuivit :

— Il y a trois ans, je cherchais à fixer le spectre solaire sur une plaque de cuivre. J'avais employé dans ce but le chlorure d'argent, le bitume de Judée plongé dans l'huile de lavande et de pétrole, l'iodure d'argent, le bromure de chaux solide et liquide, bref, toutes les combinaisons chimiques imaginables, sans obtenir de résultat décisif. Un soir, sous l'influence d'un composé plus sensible, la lumière rouge, orange et violette parut se fixer ; la plaque prit vaguement les teintes de l'iris. J'en concevais la meilleure opinion, quand ma chère épouse, selon sa coutume immémoriale, se mit à crier : « Hans, la soupe refroidit ! Hans, la soupe refroidit ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! Hans ! la soupe refroidit, la soupe refroidit ! » Ces cris me tombaient sur les nerfs. Il me fallut, bon gré, mal gré, interrompre mon expérience. Je déposai la plaque de cuivre sur la saillie du mur que vous apercevez là-bas, et qui me sert à placer la chandelle, puis je montai me mettre tranquillement à table.

— Et qu'avez-vous dit à votre femme ?

— Rien.

— À votre place, je lui aurais tordu le cou.

L'apothicaire sourit finement.

— Cette nuit-là, reprit-il, après le souper, je redescendis au laboratoire. La fatigue et l'ennui m'empêchèrent de reprendre mon travail ; je m'assis dans ce fauteuil et je m'endormis. En m'éveillant vers une heure du matin, je vis que la chandelle s'était éteinte ; mais le rayon d'une étoile plongeait dans le soupirail, et se réfléchissait sur la plaque métallique au fond de la cave. Tout en fixant ce point lumineux, je rêvais de ma femme ; je sentais le besoin de la corriger ; les mille petites misères du ménage défilaient dans ma tête ; enfin, las de ces réflexions, je finis par m'endormir de nouveau. Le lendemain, tout était oublié, quand, jetant les yeux par hasard sur la plaque, j'y vis, quoi ? mon rêve de la nuit empreint avec une vérité frappante : ma

femme, la salle à manger, l'horloge sur la cheminée, les vitres au fond, la petite cour plus loin, tout mon intérieur dans les moindres détails. Seulement, la fantaisie y jouait un certain rôle : j'étais en train d'administrer une correction à Mme Schnaps.

» Jugez de mon enthousiasme. Dès lors je conçus ma lunette, je compris que le cerveau de l'homme est, comme l'œil de la mouche, un instrument d'optique à mille facettes ; que ce qui s'y reflète peut en sortir par réfraction, et s'empreindre sur une substance chimique dont je venais de découvrir le secret.

» Ainsi, cher docteur, toutes vos passions, tous vos désirs, toutes vos pensées prennent un corps dans cette lunette. Vous improvisez du regard bien mieux que par la parole, vous matérialisez instantanément le monde intellectuel qui s'agite dans votre esprit. »

Cette découverte me parut miraculeuse.

— Maître Schnaps, homme extraordinaire, m'écriai-je, permettez que je vous embrasse. Plus grande que la pyramide de Chéops, votre mémoire traversera les siècles, et brillera dans l'avenir comme un astre de premier ordre. Mais, je vous en supplie, daignez m'éclairer encore sur un point : comment pouvez-vous administrer des clystères de philosophie ou de toute autre science ?

— Voici, dit Schnaps très flatté de mes compliments ; mais d'abord permettez-moi de vous développer quelques considérations générales du plus haut intérêt. Vous avez dû remarquer, docteur Bénédictum, que les grands philosophes, les grands mathématiciens, les grands poètes et généralement tous les grands idéologues finissent misérablement. Bafoués pendant leur vie, honnis, conspués, et parfois même traqués comme des bêtes fauves, ils deviennent après leur mort, la proie d'une certaine classe d'individus connus sous le nom d'hommes pratiques. On a beaucoup écrit de belles phrases depuis trois mille ans, contre cette exploitation du génie par la médiocrité, mais cela n'empêche pas

les choses d'aller aujourd'hui comme elles allaient du temps d'Homère, de Pythagore, de Socrate, du Christ et de tant d'autres idéologues célèbres :

On les persécute, on les tue ! sauf à se faire des réputations et à battre monnaie plus tard avec leurs découvertes ! Que tout cela soit passablement mélancolique, j'en conviens, docteur ; mais, au fond, rien n'est plus simple, et je dirai même plus naturel. Pour qu'une idée réussisse dans ce monde, il lui faut l'appui des masses. Or les masses, qui ne sauraient s'élever à la hauteur de l'idée pure, comprennent admirablement l'idée matérialisée, c'est-à-dire le fait. La prétendue supériorité des hommes pratiques sur les idéologues n'a pas d'autre raison d'être. Ces gaillards-là sont riches, puissants, ils gouvernent le monde, on leur élève des statues... Pourquoi ? Parce qu'ils mettent à la portée des imbéciles l'idée de quelque pauvre diable de grand homme mort de faim dans un taudis... Est-ce vrai, oui ou non ?

— C'est positif, maître Schnaps.

— Eh bien, reprit l'apothicaire avec un sourire ironique, ma lunette supprime les hommes pratiques et restitue aux idéologues la supériorité qui leur est due : elle matérialise les idées et les met en communication directe avec les masses ! Supposons, par exemple, que je veuille prendre un lavement de métaphysique, j'applique mon œil à la lentille. Vous me lisez Kant, et au fur et à mesure que je vous écoute, que ses raisonnements entrent dans ma tête, ils en ressortent et viennent se peindre sur la plaque en traversant mon œil ; ils s'y matérialisent, ils y prennent un corps ; je les vois, ils sont réels, positifs ; je ne puis avoir aucun doute sur leur existence, puisqu'ils tombent sous mes sens, ils me paraissent incontestables, et mon lavement produit son effet.

Pendant que Schnaps m'expliquait ce grand mystère, un désir furieux d'avoir sa lunette s'emparait de moi.

— Mon cher ami, lui dis-je, j'espère que vous fabriquerez plusieurs de ces lunettes. Une telle découverte appartient à l'humanité tout entière.

— À l'humanité ! s'écria-t-il. Je voudrais bien savoir ce qu'elle fait pour moi, l'humanité ! Elle me traite de fou, elle me force de garder une femme insupportable... et me laisserait mourir de faim comme tous les inventeurs, si je n'avais la ressource de lui vendre mes drogues.

— Mais vous obtiendrez la considération publique, l'estime et l'admiration universelles.

— Eh ! que m'importe l'admiration de ce tas de crétins, s'écria l'apothicaire. Ôtez-leur les découvertes de Gutenberg, de Galilée, de Newton, de Volta, de Daguerre et de Hans Schnaps, et vous n'aurez plus qu'un troupeau d'ânes agenouillés devant un sabre. L'admiration de ces gens-là ! allons donc ! Non, non !... Que l'humanité se fabrique des lunettes, moi je garde la mienne, et je m'en sers pour mon agrément personnel.

J'étais indigné de tant d'égoïsme.

— Maître Schnaps, repris-je en maîtrisant ma colère, permettez-moi de vous dire que votre raisonnement est absurde. Vous fabriquez des lunettes sublimes, c'est bon ; mais d'autres travaillent la terre, sèment, récoltent, font moudre le grain pour vous, ils vous apportent le pain à la maison ; d'autres vous construisent des pharmacies, d'autres vous confectionnent des habits et des souliers, d'autres vous procurent du vin, de la bière, du tabac, choses que vous ne dédaignez pas.

Nous sommes tous solidaires les uns des autres, maître Schnaps ; donc...

Pendant que je développais cette thèse, l'apothicaire me regardait avec sa lunette.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il en m'interrompant, je vois ce que vous voulez. L'humanité vous importe peu. Vous voulez ma lunette, mais vous ne l'aurez pas. Hé ! hé ! hé !

Sur ce, il la renfonça comme un chapeau gibus, l'introduisit dans une boîte qu'il referma soigneusement à clef ; puis me regardant d'un air railleur :

— Vous n'y mettez plus le nez, dit-il. Que cela vous serve de leçon, et vous empêche à l'avenir de faire l'hypocrite et de prêcher l'Évangile à votre profit. Vous êtes un rusé compère, docteur Bénédum, un philanthrope ; je n'aime pas ces gens-là. Faites-moi le plaisir de reprendre le chemin par lequel vous êtes venu.

La rougeur me montait au visage. J'éprouvais un terrible désir de corriger Hans Schnaps, qui me regardait d'un œil narquois et m'indiquait insolemment la porte ; mais je me rappelai tout à coup que les deux garçons apothicaires étaient de solides gaillards, et je me retirai prudemment.

Depuis, j'ai quitté Mayence pour venir habiter Nuremberg, et voilà deux ans bientôt que je n'ai pas vu Schnaps. Il paraît qu'il se promène toujours dans les rues, en camisole rouge, avec sa lunette sous le bras. C'est du moins ce que m'écrivait dernièrement le bourgmestre Zacharias, et je le crois volontiers.

Quel malheur qu'un si magnifique secret soit aux mains d'un pareil fou !

Chose bizarre et vraiment digne de remarque, les hommes de bon sens n'ont jamais rien inventé ; ce sont des fous qui ont fait jusqu'ici toutes les grandes découvertes.

LE TISSERAND DE LA STEINBACH

« Vous parlez de la montagne, me dit un jour le vieux tisserand Heinrich, en souriant d'un air mélancolique, mais si vous voulez voir la haute montagne, ce n'est pas ici, près de Saverne, qu'il faut rester ; prenez la route du Dagsberg, descendez au Nideck, à Haslach, montez à Saint-Dié, à Gérardmer, à Retournemer ; c'est là que vous verrez la montagne, des bois, toujours des bois, des rochers, des lacs et des précipices.

On dit qu'une belle route passe maintenant sur le Honeck ; je veux le croire, mais c'est bien difficile. Le Honeck a passé cinq mille pieds de hauteur, la neige y séjourne jusqu'au mois de juillet, et ses flancs descendent à pic dans le défilé du Münster, par d'immenses rochers noirs, fendillés et hérissés de sapins, qui, d'en bas, ressemblent à des fougères. – D'en haut, vous découvrez la vallée d'Alsace, le Rhin, les Alpes bernoises, du côté de l'Allemagne ; – vers la France, les lacs de Retournemer, de Longemer, et puis des montagnes... des montagnes à n'en plus finir !

Combien j'ai chassé dans ce beau pays !... Combien j'ai tué de lièvres, de chevreuils, de sangliers, le long de ces côtes boisées ; de belettes, de martres et de chats sauvages dans ces bruyères ; combien j'ai pêché de truites dans ces lacs ! – On me connaissait partout, de la Hoûpe à Schirmeck, de Münster à Gérardmer : « Voici Heinrich qui vient avec ses chapelets de grives et de mésanges », disait-on. Et l'on me faisait place à table ; on me coupait une large tranche de ce bon pain de ménage qui semble toujours sortir du four ; on poussait devant moi la planchette au fromage ; on remplissait mon gobelet de petit vin blanc d'Alsace.

— Les jolies filles venaient s'accouder sur mes épaules, le nez retroussé, les joues roses, les lèvres humides ; les vieux me serraient la main en disant : « Aurons-nous beau temps pour la fauchée, Heinrich ?... Faut-il conduire les porcs à la glandée ?... les bœufs à la pâture ? » Et les vieilles déposaient bien vite leur balai derrière la porte, pour venir me demander des nouvelles.

Quelquefois alors, en sortant, je pendais dans la cuisine un vieux lièvre aux longues dents jaunes, au poil roux comme de la mousse desséchée ; – ou bien, en hiver, un vieux renard qu'il fallait exposer trois jours à la gelée avant d'y mordre... – Et cela suffisait, j'étais toujours l'ami de la maison, j'avais toujours mon coin à table... Oh ! le bon temps... les bonnes gens... le bon pays des Vosges !...

— Mais pourquoi donc, maître Heinrich, avez-vous quitté ce beau pays, puisque vous l'aimiez tant ?

— Que voulez-vous, maître Christian, l'homme n'est jamais heureux ; ma vue devenait trouble, ma main commençait à trembler : plus d'un lièvre m'avait échappé... Et puis il arrivait chaque jour de nouveaux gardes... On bâtissait de nouvelles maisons forestières... Il y avait plus de procès-verbaux dressés contre moi, qu'un âne ne peut en porter à l'audience... Les gendarmes s'en mêlaient... On me cherchait partout... ma foi, j'ai quitté la partie, j'ai repris le fil et la navette, et j'ai bien fait, je ne m'en repens pas, non, je ne m'en repens pas ! »

Le front du vieillard devint sombre, il se leva et se prit à marcher lentement dans la petite chambre, les mains croisées sur le dos, les joues pâles et les yeux fixés devant lui. – Il me semblait voir un vieux loup édenté, la griffe usée, rêvant à la chasse en mangeant de la bouillie. De temps en temps, un tressaillement nerveux agitait ses lèvres, et les derniers rayons du jour, éparpillés sur le métier du tisserand, et la muraille décrépite, enluminée de vieilles gravures de

Montbéliard, donnaient à cette scène je ne sais quelle physionomie mystérieuse.

Tout à coup il s'arrêta et me regardant en face :

« Eh bien ! oui, fit-il brusquement, oui, j'aurais mieux aimé périr au milieu des bois, sous la rosée du ciel, que de reprendre le métier ; mais il y avait encore autre chose. »

Il s'assit au bord de la petite fenêtre à vitraux de plomb, et regardant le soleil de ses yeux ternes :

« Un jour d'automne, en 1827, j'étais parti de Gérardmer, la carabine sur l'épaule, vers onze heures du soir, pour me rendre au Schlouck : c'est un lieu sauvage entre le Honeck et la montagne des Génisses. –

On y voit tourbillonner tous les matins des couvées d'oiseaux de proie : des éperviers, des buses et quelquefois des aigles égarés dans les brouillards des Alpes... mais comme les aigles repartent généralement au petit jour, il faut y être de grand matin pour pouvoir les tirer. – On y trouve aussi des martres, des chats sauvages, des fouines, des belettes qui se nourrissent d'œufs et se plaisent au fond des cavernes.

À deux heures du matin, j'étais dans le défilé et je suivais un petit sentier qu'il faut bien connaître, car il longe les précipices ; des masses de fougères humides croissent au bord du roc, et, à trois cents pieds au-dessous, s'élèvent à peine les cimes des plus hauts sapins.

Mais à cette heure on ne voyait rien : la nuit était noire comme un four, quelques étoiles seulement brillaient au-dessus de l'abîme.

J'entendais près de moi les cris aigus des martres : ces animaux se poursuivent la nuit comme les rats ; par un beau clair de lune, on en voit quelquefois deux, trois, et plus, à la suite les uns des autres, monter les rochers aussi vite que s'ils couraient à terre.

En attendant le jour, je m'assis au pied d'un chêne pour fumer une pipe. Le temps était si calme que pas une feuille ne remuait, on aurait dit que tout était mort.

Comme je me reposais là, depuis environ un quart d'heure, rêvant à toutes sortes de choses, il me sembla voir tout à coup, au fond du gouffre, un éclair ramper sur le roc.

« Que diable cela peut-il être ? » me dis-je.

Une minute après, l'éclair devint plus vif, une flamme embrassa de sa lumière pourpre plusieurs sapins, dont les ombres vacillèrent sur le torrent de la Tonkelbach. – Quelques figures noires se dessinèrent autour de la flamme, allant et venant comme des fourmis. – Des bohémiens campaient sur la roche plate, ils venaient d'allumer du feu pour préparer leur repas avant de se mettre en route.

Vous ne sauriez croire, maître Christian, combien cette halte au fond du précipice était belle ! Les vieux arbres desséchés, les brindilles de lierre, les ronces et le chèvrefeuille pendus au rocher se découpaient à jour dans les airs ; mille étincelles volaient sur l'écume du torrent à perte de vue, et des lueurs étranges dansaient sous le dôme des grands chênes, comme la ronde des feux follets sur le Blokesberg.

De la hauteur où j'étais, il me semblait voir une peinture grande comme la main... une peinture de feu et d'or, sur le fond noir des ténèbres.

Longtemps je restai là tout pensif, me disant que les hommes ne sont au milieu des bois et des montagnes que de pauvres insectes perdus dans la mousse ; mille autres idées semblables me venaient à l'esprit.

À la fin, je me laissai glisser entre deux rochers, en m'accrochant aux broussailles, et je descendis sur la pente du Krappenfels, pour voir ces gens de plus près... Mais, comme la pente devenait toujours plus rapide, je m'arrêtai de nouveau près d'un arbre, à mille pieds environ au-dessus des bohémiens.

Je reconnus alors une vieille, assise près d'une chaudière... La flamme l'éclairait de profil ; elle tenait ses genoux pointus entre ses grands bras maigres, et regardait dans la marmite... Trois ou quatre petits enfants à peu près nus se traînaient autour d'elle comme des grenouilles. Plus loin, des femmes et des hommes, accroupis dans l'ombre, faisaient leurs préparatifs de départ ; ils se levaient, couraient, traversaient le cercle de lumière, pour jeter des brassées de feuilles dans le feu, qui s'élevait de plus en plus, tordant des masses de fumée sombre au-dessus du vallon.

Tandis que je regardais cela tranquillement, une idée du diable me passa par la tête... une idée qui d'abord me fit rire en moi-même.

« Hé ! me dis-je, si tout à coup une grosse pierre tombait du ciel au milieu de ce tas de monde... quelle mine ferait la vieille avec son nez crochu ! et les autres, comme ils ouvriraient les yeux ! – Hé ! hé ! hé ! ce serait drôle. »

Mais ensuite je pensais naturellement qu'il faudrait être un scélérat, pour détacher une pierre et la rouler sur ces bohémiens, qui ne m'avaient jamais fait de mal.

« Oui... oui... me dis-je en moi-même, ce serait abominable... je ne me pardonnerais jamais de ma vie ! »

Malheureusement une grosse pierre se trouvait au bout de mon pied, et je la balançais doucement... comme pour rire... »

Ici Heinrich fit une pause... il était très pâle... Au bout de quelques secondes, il reprit :

« Voyez-vous, maître Christian, on a beau dire le contraire, la chasse est une passion diabolique... elle développe les instincts de destruction qui se trouvent au fond de notre nature, et finit par nous jouer de mauvais tours. – Si je n'avais pas été habitué à verser le sang depuis plus de trente ans, il est positif que l'idée seule que je pouvais écraser un de ces malheureux zigeiners m'aurait fait dresser les